

EUX ET NOUS VI.- Les regards

Pour le Comité clandestin révolutionnaire indigène
Commandement général de l'Armée zapatiste de libération nationale - la Sexta-EZLN.
Sous-commandant insurgé Marcos. Chiapas, Mexique, Planète Terre. Février 2013

1. Regarder pour imposer ou regarder pour écouter.

*« Pour une fois je pourrai dire
Sans qu'il y ait personne pour me contredire
Que ce n'est pas la même chose celui qui désire
Que celui qui convoite
Comme ce ne sont pas les mêmes mots
Qu'on dit pour qu'ils soient écoutés
Ou pour qu'ils soient obéis
Et ce n'est pas non plus le même celui qui me parle
Pour me dire quelque chose
Que celui qui me parle pour me faire taire ».*

Tomás Segovia

« Cuarto Rastro » dans « Rastros y otros poemas »
de l'éditeur qui a le bon goût de s'appeler « Sans nom ».
Merci et une embrassade à María Luisa Capella, à Inés et
Francisco
(honneur au digne sang qui bat dans leurs cœurs)
pour les livres et les lettres-guide.

Regarder est une façon de demander, disons-nous, nous les femmes et hommes zapatistes.

Ou de chercher...

Quand on regarde sur le calendrier et sur la géographie, aussi loin que soient l'une et l'autre, on demande, on interroge.

Et c'est dans le regard que l'autre, homme, femme ou chose, apparaît. Et c'est dans le regard que cet autre existe, que se dessine son profil comme étrange, comme autrui, comme énigme, comme victime, comme juge et bourreau, comme ennemi... ou comme *compañer@*.

C'est dans le regard que niche la peur, mais c'est là aussi que peut naître le respect.

Si nous n'apprenons pas à regarder le regard de l'autre, quel sens a notre regard, et nos questions ?

Qui es-tu ?

Quelle est ton histoire ?

Où sont tes douleurs ?

Pour quand tes espérances ?

Mais ce qui importe, ce n'est pas seulement ce qu'on regarde, ou qui. Ce qui importe aussi, et surtout, c'est d'où on regarde.

Et choisir où regarder, c'est aussi choisir depuis où.

Est-ce la même chose que de regarder d'en haut la douleur de qui perd celles et ceux qu'il aime et dont il a besoin, à cause de la mort absurde, inexplicable, définitive, ou de le regarder d'en bas ?

Quand quelqu'un d'en haut regarde ceux d'en bas et se demande « combien sont-ils ? », en réalité il est en train de demander « combien valent-ils ? »

Et s'ils ne valent rien, qu'est-ce que ça peut faire combien ils sont ? Pour se défaire de ce nombre importun, il

y a les grands médias payants, les armées, les polices, les juges, les prisons, les cimetières.

Et pour regarder ce qui nous concerne, les réponses ne sont jamais simples.

En nous regardant regarder ce que nous regardons, nous nous donnons une identité qui a à voir avec des douleurs et des luttes, avec nos calendriers et notre géographie.

Notre force, si tant est que nous en ayons une, se trouve dans cette reconnaissance : nous sommes qui nous sommes, et il y en a d'autres qui sont qui ils et elles sont, et il y a cet autre pour qui nous n'avons pas encore de nom, et qui cependant est qui il est. Quand nous disons « nous », nous ne sommes pas en train d'absorber, et ainsi de subordonner des identités, mais de mettre en relief les ponts qui existent entre les différentes douleurs et les diverses rébellions. Nous sommes égaux parce que nous sommes différents.

Dans la Sexta, nous les zapatistes hommes et femmes, nous répétons notre refus de toute tentative d'hégémonie, c'est-à-dire de tout avant-gardisme, qu'il nous touche par l'avant ou qu'il nous aligne, comme au long de ces derniers siècles, à l'arrière-garde.

Si avec la Sexta nous cherchons nos semblables dans les douleurs et les luttes, sans nous arrêter aux calendriers et aux géographies qui nous séparent, c'est parce que nous savons bien que le Commandeur, on ne le vainc pas avec une seule pensée, une seule force, une seule direction (aussi révolutionnaire, conséquente, radicale, puissante, ingénieuse, nombreuse et autres -euses que soit cette direction).

C'est l'enseignement de nos morts que la diversité et la différence ne sont pas une faiblesse pour ceux d'en bas, mais une force pour accoucher, sur les cendres de l'ancien, du nouveau monde que nous voulons, qu'il nous faut, que nous méritons.

Nous savons bien que ce monde n'est pas imaginé seulement par nous. Mais dans notre rêve, ce monde-là n'est pas un, mais beaucoup, différents, divers. Et c'est de sa diversité qu'il tient sa richesse.

Les essais répétés d'imposer l'unanimité sont responsables de l'effolement de la machine qui rapproche à chaque minute la minute finale de la civilisation telle qu'on la connaît jusqu'à présent.

Dans l'étape actuelle de la globalisation néolibérale, l'homogénéité n'est rien d'autre que la médiocrité imposée comme uniforme universel. Et si elle se différencie en quelque chose de la folie hitlérienne, ce n'est pas dans son objectif, mais dans la modernité des moyens pour y parvenir.

—*—

Et c'est vrai, nous ne sommes pas les seules et les seuls à chercher le comment, le quand, l'où et le quoi.

Vous, par exemple, vous n'êtes pas *Eux*. Bon, cela malgré le fait que vous ne semblez avoir aucun problème à vous allier avec *Eux*, pour... les tromper et les défaire de l'intérieur ? Pour être comme *Eux* mais pas si *Eux* que ça ? Pour réduire la vitesse de la machine, limer les crocs de la bête, humaniser la sauvagerie ?

Oui, nous le savons. Il y a une montagne d'arguments pour alimenter cela. Et même, vous pourriez forcer quelques exemples.

Mais...

Vous nous dites que nous sommes égaux, que nous nous trouvons dans le même bateau, que c'est la même lutte, le même ennemi... Mmh... Non, vous ne dites pas « *ennemi* », vous dites « *adversaire* ». D'accord, ça aussi, ça dépend de l'idée qui vient.

Vous nous dites qu'il faut nous unir tous et toutes parce qu'il n'y a pas d'autre chemin : les élections ou les armes. Et vous, qui appuyez sur cet argument fallacieux votre projet d'invalider tout ce qui ne se soumet pas au spectacle répétitif de la politique d'en haut, vous nous mettez en demeure : mourez ou rendez-vous. Et vous nous offrez même l'alibi puisque, argumentez-vous, comme il s'agit de prendre le Pouvoir, il n'y a que ces deux chemins.

Ah ! Et nous, si désobéissants : pas question de mourir, ni de nous rendre. Et, comme il a été démontré le jour de la fin du monde : ni lutte électorale, ni lutte armée.

Et s'il ne s'agissait pas de prendre le Pouvoir ? Mieux encore : et si le Pouvoir ne résidait plus dans cet État Nation, cet État Zombi peuplé d'une classe politique pa-

Regarder. Vers où et à partir d'où. C'est là ce qui nous sépare.

Vous, vous croyez que vous êtes les seuls, nous, nous savons que nous sommes un de plus parmi d'autres.

Vous, vous regardez vers le haut, nous, vers le bas.

Vous, vous regardez comment vous vous installez, nous, comment nous pouvons servir.

Vous, vous regardez comment diriger, nous, comment accompagner.

Vous, vous regardez combien on gagne, nous, combien on perd.

Vous, vous regardez ce qui est, nous, ce qui peut être.

Vous, vous regardez des chiffres, nous, des personnes.

Vous, vous calculez des statistiques, nous, des histoires.

Vous, vous parlez, nous, nous écoutons.

Vous, vous regardez de quoi vous avez l'air, nous, nous

Vous regardez le calendrier d'en haut, et c'est à lui que vous soumettez le printemps des mobilisations, les masses, la fête, la rébellion multitudinaire, les rues débordant de chants et de couleurs, de slogans, de défis, ceux qui sont déjà beaucoup plus de cent trente et

rasite qui pratique la rapine sur les restes des nations ?

Et si les électeurs qui vous obsèdent tant (d'où votre ravissement face aux multitudes) ne faisaient que voter pour quelqu'un que d'autres ont déjà choisi, comme *Eux* vous le démontrent tour après tour, tandis qu'ils se divertissent de chaque nouveau truc qu'ils trouvent ?

Oui, bien sûr, vous vous cachez derrière vos préjugés : ceux qui ne votent pas ? « *C'est par apathie, par désintérêt, par manque d'éducation, ils font le jeu de la droite* »... votre alliée en tant de géographies, en bien des calendriers. Ils votent, mais pas pour vous ? « *C'est parce qu'ils sont de droite, qu'ils sont ignorants, vendus, traîtres, crève-la-faim... zombis !* »

Note de Marquitos Spoil : *Oui, nous, nous sympathisons avec les zombis. Pas seulement à cause de notre ressemblance physique (nous n'avons même pas besoin de maquillage, juste comme ça nous ferions un malheur dans les castings de « The Walking Dead »). Aussi et surtout parce que nous pensons, comme George A. Romero, que dans une apocalypse zombie, la brutalité la plus folle serait l'œuvre de la civilisation survivante, pas celle des morts qui marchent. Et s'il restait quelque vestige d'humanité, il brillerait parmi les parias de toujours, les morts vivants pour qui l'apocalypse commence à la naissance et ne termine jamais. Comme à présent cela se passe dans n'importe quel coin de n'importe lequel des mondes existants. Et il n'y a pas de film, de bande dessinée ni de série télé qui rende compte de cela.*

Votre regard est marqué par le mépris quand c'est vers le bas que vous regardez (même si c'est dans le miroir), et vous soupirez d'envie quand vous regardez vers le haut.

Vous ne pouvez même pas imaginer que quelqu'un n'éprouve pas d'autre intérêt à regarder cet « en haut » que de trouver le moyen de s'en défaire.

regardons le regard.

Vous, vous nous regardez et nous récrimineez : où étions-nous quand votre calendrier marquait vos urgences « historiques » ? Nous, nous vous regardons et ne vous demandons pas où vous étiez pendant ces plus de 500 ans d'histoire.

Vous, vous regardez comment profiter de la conjoncture, nous, comment la créer.

Vous, vous vous en faites pour les carreaux cassés, nous, pour la rage qui les casse.

Vous, vous regardez les beaucoup, nous, les peu.

Vous, vous regardez les murs infranchissables, nous, les lézardes.

Vous, vous regardez les possibilités, nous, ce qui est impossible seulement jusqu'à la veille.

Vous, vous cherchez des miroirs, nous, des vitres.

Vous et nous, nous ne sommes pas la même chose.

quelques, les places pleines de monde, les urnes avides de se remplir de bulletins, et vous, vous courez, pressés, parce qu'il-est-clair-qu'il-vous-manque-une-directionrévolutionalliances-ample-souple-parce-que-les-élections-sont-votre-destin-naturel-mais-vous-êtes-très-gamin-e-s-vous-êtes-s

nobs-petits-gars-et-filles-comme-il-faut / ensuite-lumpen-quartier-bande-moutards-nombre-de-votants-potentiels-ignorants-inexperts-naïfs-balourds-idiots, surtout idiots. Et vous voyez dans chaque gros meeting la fin de l'histoire. Et après, quand il n'y a plus de foules avides d'un leader, ni d'urnes, ni de fêtes, vous décidez que c'est fini, que ça va comme ça, qu'on verra si se présente une autre occasion, qu'il faut attendre six ans, six siècles, qu'il faut regarder ailleurs, mais toujours vers le calendrier d'en haut : l'enregistrement légal du parti, les alliances, les postes.

Et nous, toujours avec le regard boiteux, nous remontons le calendrier, nous cherchons l'hiver, nous nageons vers l'amont, nous passons par le ruisseau, nous arrivons à la source. Là, nous voyons ceux qui commencent, ceux qui sont peu, les moins nombreux. Nous ne leur parlons pas, nous ne les saluons pas, nous ne leur disons pas ce qu'ils ont à faire, nous ne leur disons pas ce qu'ils ont à ne pas faire. En revanche, nous les écoutons, nous les voyons avec respect, avec admiration. Et elles, eux, ne feront peut-être jamais attention à cette petite fleur rouge, si semblable à une étoile, si petite qu'elle est à peine un petit caillou, et que notre main laisse en bas,

Vous, vous ne nous avez pas vus avant... et vous continuez à ne pas nous regarder.

Et, surtout, vous ne nous avez pas vus vous regarder.

Vous ne nous avez pas regardés vous voir dans tout votre orgueil, détruisant stupidement les ponts, minant les chemins, vous alliant avec nos persécuteurs, nous méprisant. Vous convaincant que ce qui n'est pas dans les médias n'est pas, tout court.

Vous ne nous avez pas vus vous regarder en train de dire et de vous dire qu'ainsi, vous restiez sur la terre ferme, que ce qui est possible, c'est le terrain solide, que vous tranchiez les amarres avec ce stupide navire d'absurdes et d'impossibles, et que c'étaient ces fous (nous) qui par- Depuis n'importe où, dans n'importe lequel des mondes.

Vidéos :

- *Reincidentes*. Groupe de rock, Séville, État espagnol. Manuel J. Pizarro Fernández : batterie. Fernando Medina Pepper : basse et voix. Juan M. Rodríguez Barea : guitare et voix. Finito de Badajoz « Candy » : guitare et voix. Carlos Domínguez Reinhardt : technicien du son. Version Rock de « Yo te nombro libertad » en vidéo dédié à l'héroïque lutte du Peuple Mapuche.

- Eduardo Galeano dit un conte du Vieil Antonio : « L'Histoire des Regards ».

- Joan Manuel Serrat chantant « *El Sur también existe* », de Mario Benedetti, dans un concert en Argentine, Amérique Latine. Quand il finit de chanter, Serrat se dirige vers les coulisses et ramène sur scène Mario Benedetti, que nous chérissons tant (à partir de la minute 3:01).

<http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2013/02/06/ellos-y-nosotros-vi-las-miradas/>

2. Regarder et écouter depuis/vers en bas.

Pouvons-nous encore choisir vers où et depuis où regarder ?

Pouvons-nous, par exemple, choisir entre regarder ceux qui travaillent dans la chaîne de supermarchés, demander des comptes aux travailleurs et travailleuses pour leur complicité dans la fraude électorale, et railler l'uniforme orange dont on oblige les employé-e-s à se vêtir,

près de leur pied gauche. Pas parce que nous voudrions leur dire ainsi que la fleur-roche était à nous, aux zapatistes femmes et hommes. Pas pour qu'ils prennent ce petit caillou et le jettent contre quelque chose, contre quelqu'un, même si les raisons et les envies ne manquent pas. Mais peut-être parce que c'est notre façon de leur dire, à elles et eux et à tou-te-s nos compas de la Sexta, que les maisons et les mondes, on commence à les construire avec de petits galets, et ensuite ils grandissent et presque personne ne se souvient de ces pierres du début, si petites, si peu de chose, si inutiles, si seules, et alors vient un zapatiste, une zapatiste, il voit le petit caillou et le salue et s'assoit à côté de lui et ils ne parlent pas, parce que les petites pierres, comme les zapatistes, ne parlent pas... jusqu'à ce qu'ils parlent, et ensuite le truc, ou la trique, c'est selon, c'est qu'ils se taisent. Et non, ils ne se taisent jamais, ce qui se passe, c'est qu'ensuite, il n'y a personne pour écouter. Ou alors c'est parce que nous avons vu plus loin sur le calendrier et que nous savions, à l'avance, que cette nuit arriverait. Ou encore parce que nous leur disons comme ça, même s'ils ne le savent pas, mais nous, nous le savons, qu'ils et elles ne sont pas seuls. Parce que c'est avec les petits nombres que les choses commencent et recommencent.

tions à la dérive, isolés, seuls, sans cap, payant de notre existence le fait d'être conséquents.

Vous avez pu voir notre resurgissement comme une partie de vos victoires, et à présent vous le ruminez comme l'une de plus de vos défaites.

Allez, continuez votre chemin.

Sans nous regarder, ni nous écouter.

Parce qu'avec la Sexta et les zapatistes, on ne peut pas regarder ni écouter impunément.

Et ça, c'est notre vertu ou notre malédiction, ça dépend vers où on regarde, et surtout à partir d'où s'allume le regard.

ou regarder l'employée qui, après avoir remis le ticket... ?

/ La caissière s'en va et ôte sa blouse orange, en râlant parce que ça l'a mise en colère qu'on l'accuse, elle, d'être complice de la fraude qui a conduit au Pouvoir l'ignorance et la frivolité. Elle, femme, jeune ou mûre ou mère ou célibataire ou divorcée ou veuve ou mère céli-

bataire ou en attente ou sans enfants ou tout ce qu'on voudra, qui prend le boulot à 7 heures du matin et s'en va à 4 heures de l'après-midi, bien sûr s'il n'y a pas d'heures supp', sans compter le temps de la maison au boulot et retour, et après bosser à l'école ou à la maison, « les-tâches-propres-à-son-sexe-peuvent-s'accomplir-avec-une-pointe-de-coquetterie », a-t-elle lu dans l'un des magazines qui se trouvent à côté de la caisse un jour où il n'y avait pas trop de monde. Elle, qui est supposée finir sauvée par ceux-là, il y a juste un bulletin de vote à mettre et tagada, le bonheur. « Et les patrons, ils la mettent, eux, la blouse orange ? » murmure-t-elle irritée. Elle arrange un peu le négligé volontaire avec lequel elle arrive au boulot pour que le gérant ne l'embête pas. Elle sort. Dehors l'attend son petit copain. Ils s'étreignent, s'embrassent, se touchent du regard, marchent. Ils entrent dans un café internet ou cybercafé ou appelez ça comme vous voudrez. 10 pesos l'heure, 5 la demi-heure.../

— *Une demi-heure*, disent-ils, faisant mentalement des comptes de budget-heure-du-metro- bus-temps de marche.

— *Fais-moi crédit, Roco, sois pas radin*, dit-il.

— *Ça roule, mais tu règles dans la quinzaine, sans ça le patron va me tomber dessus et ce sera à toi de me faire crédit.*

— Ouais, ben ça sera quand t'auras un portable, mec, parce que là, je suis laveur de bagnoles.

— *Ben lave les tiennes, de chiottes, mec*, dit el Roco.

Ils rient tous les trois.

— *La 7*, dit el Roco.

— *Allez, cherche*, dit-elle.

Il va entrer un nombre.

— *Non*, dit-elle, *cherche quand tout a commencé.*

Ils naviguent. Ils arrivent au moment où ils sont un peu plus de 131. Ils mettent la vidéo.

— *C'est des bourges*, dit-il.

— *Calme-toi, avant-garde révolutionnaire. Ça va pas dans ta tête si tu juges les personnes à leur apparence. Moi, parce que j'ai la peau claire, ils m'appellent blondinette et petite bourge, sans voir que j'ai un mal fou à finir la quinzaine. Il faut regarder l'histoire de chacun et ce qu'il fait, ballot*, dit-elle, ponctuant son argumentation d'une tape.

Ils continuent à regarder.

— *Alors comme ça, ils lui ont dit en face à ce Peña Nieto-là... ils sont courageux, ça, oui, on voit qu'ils ont un paquet de couilles*, dit-il.

— *Et d'ovaires, andouille* — une autre tape d'elle à lui.

— Eh ben, ma reine, je vais t'accuser de violence conjugale.

— *Ce sera de la violence de genre, andouille* - et encore tape.

Ils finissent de regarder la vidéo.

Lui : — *Alors c'est comme ça que ça commence, avec une poignée de gens qu'ont pas peur.*

Elle : — *Oh si, ils ont peur, mais ils la contrôlent.*

— *Une demi-heure !* leur crie el Roco

— *Oui, on s'en va.*

Elle est en train de sourire.

— Et de quoi tu ris, maintenant ?

— *De rien, j'étais en train de me rappeler* — elle se colle un peu plus à lui — *ce truc que tu as dit, « conjugal ». Autrement dit, tu voudrais qu'on soit une famille ?*

Lui n'hésite même pas :

— Ça roule, ma reine, pour aujourd'hui c'est trop tard, on n'a pas été loin, mais sans tant de tapes, les bisous, c'est mieux, et plus bas à gauche.

— *Ben quoi ? M'embrouille pas, mec !* — une nouvelle tape — *Et ça suffit avec « ma reine », on est bien contre cette putain de monarchie, non ?*

Lui, avant la tape de rigueur :

— *Ça va, ça va, ma... plébéienne.*

Elle rit, lui aussi. Elle, après quelques pas :

— Et tu crois que les zapatistes nous invitent ?

— *Pas qu'un peu, le Vins, c'est mon pote et il m'a dit que lui, son frangin, c'est le gars à la face de chaussette, parce qu'il l'a laissé gagner au mortal combat, sur les machines, alors y a qu'à dire qu'on est la bande à Vins, et bonos, carrément sorcier !* — argumente-t-il enthousiaste.

— *Et je vais même pouvoir emmener ma mère ? Elle est bien vieille...*

— *C'est sûr, en parlant de sorcier-e-s, avec un peu de chance, elle va peut-être rester enlisée dans la boue, la future belle-mère.* Il baisse la tête en attendant la tape qui ne vient pas.

Elle, en colère, cette fois :

— *Et qu'est-ce que tu veux qu'ils nous donnent, ces zapatistes qui sont si loin ? Tu crois que c'est eux qui vont me donner un meilleur salaire, qui vont faire qu'on me respecte, que ces foutus hommes me regardent autre chose que le cul dans la rue, et que ce putain de patron arrête de me toucher sous n'importe quel prétexte ? C'est eux qui vont me donner de quoi payer ma retraite, acheter les vêtements de ma fille, de mon fils ? C'est eux qui vont baisser le prix du sucre, des haricots, du riz, de l'huile ? Ils vont me donner à manger ? Ils vont affronter la bande qui tous les jours revient embêter et extorquer ceux du quartier qui vendent des disques pirates en disant que c'est pour ne pas les accuser devant monsieur ou madame Sony... ?*

— On ne dit pas « pirate », on dit « de production alternative », ma rei... plébéienne. Et pas la peine de t'épancher avec moi, on est dans le même bateau.

Mais elle a déjà pris son envol, si bien qu'il n'y a plus personne capable de l'arrêter :

— Et à toi, on va te rendre ton boulot à l'usine, où tu étais qualifié comme tout ? Ça va te servir à quelque chose, tes études, tes stages de formation et tout, tout ça pour que ce feignant de patron emporte l'entreprise je sais pas où, et là-dessus, le syndicat, la grève, et tout ce que tu as fait, pour finir par laver des bagnoles ? Ou comme ton frangin, le pote à qui ils piquent son boulot et font disparaître le patron pour qu'il puisse pas se défendre, et le gouvernement avec son éternel refrain que c'est pour améliorer le service, et obtenir la classe mondiale, et patati et patata, et c'était pour baisser les tarifs,

soi-disant, alors que maintenant c'est plus cher, et ce foutu courant saute tout le temps, et ce foutu calderón qui va donner des cours de sans-vergogne aux ricains, alors que c'est eux les vrais maîtres dans cette matière. Et mon papa, que dieu l'ait en sa sainte gloire, qui était parti pour trimer de l'autre côté, pas pour faire le touriste, hein, pour gagner le pognon, la braise, le blé, la paie pour nous entretenir quand on était plus gamins, et juste au moment de franchir la ligne la Migra l'a étendu comme si c'était un terroriste et pas un honnête travailleur, et ils nous ont même pas rendu le corps, ce foutu Obama, on dirait bien qu'il a le cœur couleur de dollar.

— Bon, ça va, arrête ton char et range-toi sur le bas-côté, ma plébéienne.

— C'est qu'à chaque fois que j'y repense ça me fout en rogne, trimer et trimer pour qu'à la fin, ceux d'en haut raflent tout, il manque plus que les rires à privatiser, mais là, je crois pas, parce qu'il y en a pas trop, mais les larmes, ça, oui, y en a plein et ils deviennent riches... encore plus riches. Et après ça, tu te pointes avec tes trucs de zapatistes par ci et zapatistes par là, et en bas et à gauche, et la huitième...

— La sixième : la Sexta, pas la huitième.

— Celle que tu veux, ces gus sont si loin, et puis ils parlent l'espagnol encore pire que toi.

— Ça va, ça va, sois pas rabat-joie.

Depuis n'importe où, dans n'importe lequel des mondes.

Vidéos :

- « Los Nadies », fondé sur le texte homonyme d'Eduardo Galeano. Interprété par La Gran Orquesta Republicana, bande de ska-fusion, Mallorca, État espagnol, constituée de Javier Vegas, Nacho Vegas : saxos, Nestor Casas : trompette, Didac Buscató : trombone, Juan Antonio Molina : guitare électrique, Xema Bestard : basse, José Luis García : batterie.

- Liliana Daunes narre un conte très autre appelé « Toujours et Jamais contre Quelquefois ». Saluts au Réseau de Solidarité avec le Chiapas, qui lutte et résiste « aquí nomacito » à Buenos Aires, Argentine, Amérique Latine, Planète Terre.

- « Salario mínimo », Óscar Chávez et Los Morales

<http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2013/02/07/ellos-y-nosotros-vi-miradas-parte-2-mirar-y-escuchar-desdehacia-abajo/>

3.- Quelques autres regards

un : Un rêve dans ce regard

C'est une rue, un champ de maïs, une usine, une galerie souterraine, une forêt, une école, une boutique départementale, un bureau, une place, un marché, une ville, une campagne, un pays, un continent, un monde.

Le Commandeur est gravement blessé, la machine cassée, la bête hors d'haleine, la sauvagerie enfermée.

Ils n'ont servi à rien, les changements de noms et de drapeaux, les coups d'État, les prisons, les cimetières, l'argent coulant par les mille artères de la corruption, les « *reality shows* », les célébrations religieuses, les encarts payants, les exorcismes cybernétiques.

Le Commandeur appelle son dernier contremaître. Il lui murmure quelque chose à l'oreille. Le contremaître sort et affronte la multitude.

Il dit, il demande, il réclame, il exige :

Elle essuie ses larmes et murmure :

— *Saleté de pluie, elle a bousillé mon Esteelauder, et moi qui m'était pomponnée pour te plaire un max.*

— Baaaah, tu sais, tu me plais encore plus sans rien... rien du tout.

Ils rient. Elle, très sérieuse :

— Bon, voyons un peu, raconte-moi tout : ces zapatistes, ils vont nous sauver ?

— Non ma plébéienne, ils vont pas nous sauver. Ça, et d'autres trucs, c'est à nous de le faire nous-mêmes.

— Et on fait comment ?

— Ah, ben ils vont nous montrer.

— Et qu'est-ce qu'ils vont nous montrer ?

— Qu'on n'est pas tout seuls.

Elle reste silencieuse un moment. Soudain :

— *Ni toutes seules, andouille* — une nouvelle tape.

Le bus qui arrive est plein à craquer. Peut-être le suivant...

Il fait froid, il pleut. Ils s'étreignent plus serré, pas pour ne pas se mouiller, mais pour se mouiller ensemble.

Loin, quelqu'un attend, il y a toujours quelqu'un qui attend. Et pendant qu'il attend, avec un vieux crayon et sur un vieux cahier jauni, il tient le compte du regard d'en bas qu'on voit à une fenêtre.

mandeur dans son dernier cri.

Le regard s'éveille. « *Rêve étrange* », se dit-il. Et, sans s'occuper du calendrier ni de la géographie, continuent

deux : Un autre regard depuis un autre calendrier et une autre géographie

(fragment d'une lettre reçue au quartier général de l'*euzédélène*, sans date)

« Salut Compas,

(...)

À mon avis, tout ça a été super. Mais je ne nie pas que ça, je le dis après coup. Ce serait trop facile de dire que j'ai parfaitement compris le silence et que rien ne m'a surpris. C'est faux, moi aussi le silence m'a énervé (évidemment, ça n'a rien à voir avec ce qui se raconte comme quoi avant les zapatistes ne parlaient pas, j'ai lu toutes ces histoires). La question, c'est que vue avec l'avantage des faits déjà passés, et en train de se passer, la conclusion apparaît totalement logique : nous sommes au milieu de l'initiative la plus audacieuse, au moins depuis l'insurrection, des zapatistes. Et ça a à voir avec tout, pas seulement la situation nationale, aussi l'internationale, enfin il me semble.

Permettez-moi de vous raconter ce que j'ai compris de ce qui, à mon avis, a été le fait le plus significatif de l'action du 21 [décembre 2013]. C'est sûr, il y a beaucoup de choses : l'organisation, l'effort militant, la démonstration de force, la présence des jeunes et des femmes, etc. Mais moi, ce qui m'a le plus impressionné, ça a été qu'ils marchent en portant des planches, et qu'en arrivant sur les places ils montent des estrades. Selon ce qui se racontait sur l'événement, beaucoup de médias privés et quelques-uns parmi les libres spéculaient sur l'arrivée des leaders zapatistes. Et ils ne se rendaient pas compte que les leaders

trois : « Conduite à tenir au cas où... on vous regarde »

Si quelqu'un vous regarde, et vous vous rendez compte que...

Il ou elle ne vous regarde pas comme si vous étiez transparent,

ne cherche pas à vous convaincre que oui ou que non,

ne cherche pas à vous coopter,

ne veut pas vous recruter,

ne veut pas vous diriger,

ne veut pas vous juger-vous condamner-vous absoudre

ne veut pas vous utiliser,

ne veut pas vous dire ce que vous pouvez faire ou pas,

ne veut pas vous donner de conseils, de recommandations ni d'ordres,

ne veut pas vous reprocher de ne pas savoir, et pas non plus de savoir,

ne vous méprise pas,

ne veut pas vous acheter votre vieille voiture, votre visage, votre corps, votre avenir, votre dignité, votre volonté,

ne cherche pas à vous vendre quoi que ce soit...

(un temps partagé, une télévision lcd en 4D, une machine super-ultra-hyper-moderne avec un bouton de crise (attention : ne confondez pas avec le bouton d'éjection, parce que la garantie n'inclut pas l'amnésie du pu-

la vie, la lutte, la résistance.

Du rêve bizarre il ne se rappelle que quelques mots :

« Ici, nous commandons toutes et tous ».

zapatistes étaient déjà là. Que c'étaient les villages qui montaient sur l'estrade et disaient, sans parler, nous sommes ici, c'est ça que nous sommes, c'est ça que nous serons.

L'estrade a été pour ceux qui devaient y monter. Personne n'y a fait attention, je crois, et pourtant je suis persuadé que c'est là que se trouve, comme dans une noix, le sens profond d'une nouvelle façon de faire de la politique. Ce qui rompt avec tout le vieux, la seule chose véritablement nouvelle, la seule qui mérite d'avoir [illisible dans l'original] « XXI^e siècle ».

L'âme plébéienne et libertaire de ce qui a été dans l'histoire des moments conjoncturels s'est construite ici sans grands étalages théoriques. Plutôt avec une pratique souterraine. Cela a déjà trop d'années pour être un caprice. C'est maintenant un processus social historique long et solide sur le terrain de l'auto-organisation.

À la fin ils ont démonté leurs estrades, qui sont redevenues des planches, et nous devrions tous avoir un peu honte, être plus modestes et simples et reconnaître que quelque chose d'inattendu et de nouveau se trouve face à nos yeux, et que nous devons regarder, nous taire, écouter et apprendre.

Une embrassade à tous et toutes. J'espère que vous allez aussi bien que possible.

El Chueco. »

blic pour les ridicules médiatiques), un parti politique qui change d'idéologie selon la direction du vent, une assurance vie, une encyclopédie, une entrée VIP au spectacle ou révolution ou ciel à la mode, un meuble par toutes petites mensualités, un plan de téléphonie mobile, une carte de membre exclusive, un avenir offert par le leader généreux, un alibi pour se rendre, se vendre, capituler, un nouveau modèle idéologique, etc.)

Alors...

Premièrement. - Écartez l'hypothèse qu'il s'agisse d'un dépravé ou dépravée. Vous pouvez toujours être aussi sale, laid-e, mauvais-e et grossier-e qu'on voudra, chacun son truc, vous avez cette touche sexy et polissonne que donne le fait d'être tout le temps au travail ; et ce « ça » peut réveiller les basses passions de n'importe qui. Mmh... bon, oui, un petit coup de peigne ne serait pas de trop. S'il ne s'agit pas d'un-e dépravé-e, ne vous découragez pas, la terre est ronde et fait des tours, et continuez plus bas (dans cette liste, s'entend).

Deuxièmement. - Vous êtes bien sûr-e que c'est vous qu'il-elle regarde ? Ce n'est pas cette pub de déodorants que vous avez derrière (derrière vous, s'entend) ? Ou bien ce n'est pas qu'il-elle est en train de penser (celui-celle qui vous regarde, s'entend) : « *Je crois que c'est à ça que je ressemble quand j'oublie de me coiffer* » ? Si vous avez écarté cela, passez à la suite.

Troisièmement. – N’a-t-il pas la tête d’un policier qui cherche à compléter le paiement qu’il doit rapporter à son supérieur ? Si c’est oui, courez, vous avez encore le temps d’attraper le bus. Sinon, passez au point suivant.

Quatrièmement. – Rendez-lui son regard, de votre air le plus sévère. Un regard mélange de colère, de mal au ventre, d’exaspération et de look de serial killeur-euse serait bien. Non pas comme ça, vous avez l’air d’un ourson constipé. Réessayez. Ok, passable, mais continuez à vous entraîner. Et maintenant, il-elle ne fuit pas épouventé-e ? Ne détourne pas les yeux ? Ne s’approche pas de vous en s’exclamant « Tonton Jeannot - Tata Jeannette !

quatre : Un regard vers un poste zapatiste (calendrier et géographie non précisés)

Le Sup Marcos : *Il faut qu’ils se dépêchent, on arrive au bout du temps.*

L’insurgée de santé : *Écoute, Sup, on n’arrive pas au bout du temps, on arrive au bout des personnes. Le temps vient de très loin et suit son chemin jusque là-baaaaaas, où nous ne pouvons pas le voir. Et nous, nous sommes comme des petits bouts de temps, c’est-à-dire que le temps ne peut pas avancer sans nous. Nous, nous faisons que le temps avance, et quand nous avons fini il en vient un autre, et il le pousse aussi longtemps, jusqu’à ce qu’il arrive où il doit arriver, mais ce n’est pas nous qui allons le regarder là où il arrive, c’est d’autres qui vont le voir, si tant est qu’il arrive comme il faut, à moins que tout d’un coup il n’ait plus la force pour arriver, et il faut le pousser pendant*

Je ne te reconnaissais pas ! Mais avec cette expression... » ? Non ? Ok, continuez.

Cinquièmement. – Répétez les phases un, deux, trois et quatre. Il peut y avoir des défauts dans notre système, qui, bien sûr, est fabriqué en Chine. Si vous arrivez à nouveau à ce point, passez au suivant :

Sixièmement. – Vous avez de fortes probabilités d’être tombé sur quelqu’un de la Sexta. Nous ne savons pas s’il faut vous féliciter ou vous présenter nos condoléances. En tout cas, ce qui suivra ce regard est une décision sous votre entière responsabilité.

un autre tour, jusqu’à ce qu’il arrive par lui-même.

(...)

La capitaine d’infanterie : *Et pourquoi tu as mis tant de temps ?*

L’insurgée de santé : *C’est que j’étais en train de faire un topo politique au Sup, j’étais en train de l’aider à bien expliquer qu’il faut regarder loin, jusque là où ne portent plus ni le temps, ni le regard.*

La capitaine d’infanterie : *Haha. Et alors ?*

L’insurgée de santé : *Il m’a punie parce que je ne me suis pas dépêchée pour le boulot et m’a envoyée aux pelotes.*

(...)

cinq : Extrait des « Notes pour regarder l’hiver »

(...)

Eh bien oui, tou-te-s sont montés sur l’estrade le poing levé. Mais les autres n’ont pas bien regardé. Ils n’ont pas regardé le regard de ces hommes et ces femmes. Ils n’ont pas remarqué que, quand ils traversaient par en haut, ils tournaient le regard vers en bas, et ils voyaient leurs di-

zaines de milliers de compañeros. C’est-à-dire qu’ils se regardaient eux et elles-mêmes. Là-bas en haut, ils ne nous ont pas regardés en train de nous regarder. Là-bas en haut ils n’ont pas compris, et ne comprendront jamais rien.

(...)

six : Notez ici votre regard (ou votre injure, même bien salée) :

Depuis n’importe où, dans n’importe lequel des mondes.

Écoute et regarde les vidéos qui accompagnent ce texte.

- Daniel Viglietti et Mario Benedetti interprètent ensemble la chanson « La Lllamarada » et le poème de Benedetti « Pregón ». Concert à Montevideo, Uruguay, Amérique Latine, Planète Terre. Au début, Daniel dit sa reconnaissance à tou-te-s celles et ceux qui ne sont pas sur scène mais qui rendent possible que Daniel et Mario y soient. Presque à la fin, vous pouvez entendre Mario Benedetti chanter, se chanter, nous chanter, et, sans s’occuper du calendrier et de la géographie, vice versa.

- Amparanoia interprète « Somos Viento ». À un moment, Amparo Sánchez dit « Ik’otik », qui en tzeltal signifie « somos viento » (nous sommes le vent).

- Amparo Ochoa, voix qui se réverbère encore sur nos montagnes, interprétant « Quién tiene la voz », de Gabino Palomares

<http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2013/02/08/ellos-y-nosotros-vi-las-miradas-parte-3-algunas-otras-miradas/>

4.- Regarder et communiquer

Je vais vous raconter quelque chose de très secret, n’allez pas le divulguer... enfin, c’est vous qui voyez.

Dans les premiers jours de notre soulèvement, après le cessez-le-feu, il y avait beaucoup de bruit autour de l’euzèdélène. Il y avait, par exemple, tout le raffut médiatique que la droite a coutume de provoquer pour im-

poser des silences et du sang. Quelques-uns des arguments utilisés alors sont les mêmes qu’à présent, ce qui démontre combien la droite est peu moderne et combien sa pensée est ankylosée. Mais ce n’est pas le sujet d’aujourd’hui, pas plus que celui de la presse.

Mais, bon, maintenant je vous raconte qu’à l’époque on

a commencé à dire que l'EZLN était la première guérilla du XXI^e siècle (oui, nous, qui utilisons encore le pieu à fourir pour les semailles, qui de l'attelage de bœufs — soit dit sans offenser — avions seulement entendu parler, et qui ne connaissions le tracteur qu'en photo) ; que le *supmarcos* était un guérillero cybernétique qui, depuis la Forêt Lacandone, lançait vers le cyberspace les proclamations zapatistes qui feraient le tour du monde ; et qu'il comptait sur la communication satellitaire pour coordonner les actions subversives qui se réalisaient dans le monde entier.

Oui, cela se disait, mais... Compas, la veille encore du soulèvement, le « pouvoir cybernétique zapatiste » dont nous disposions était un de ces ordinateurs qui utilisaient les grands disques flexibles et il avait un système DOS version moins un point un. Nous avons appris à nous en servir avec un de ces guides d'avant, je ne sais pas s'ils existent toujours, qui te disaient sur quelle touche appuyer, et on entendait une voix qui disait, avec un accent madrilène, « *très bien !* » ; et si tu te trompais elle te disait « *très mal, idiot, recommence !* ». Nous l'avons utilisé non seulement pour jouer au *pacman*, mais aussi pour la « Première déclaration de la Forêt Lacandone », que nous avons reproduite sur une de ces vieilles imprimantes à matrice à points qui faisait plus de bruit qu'une mitrailleuse. Le papier était en rouleaux et se coinçait toutes les deux minutes, mais il avait du papier carbone, si bien que nous parvenions à imprimer 2 fois n toutes les tant d'heures. Nous avons fait un sacré paquet d'impressions, je crois que 100 environ. On les distribuait aux 5 groupes de commandement qui, des heures plus tard, prendraient sept chefs-lieux municipaux du sud-oriental État mexicain du Chiapas. À San Cristóbal de Las Casas, qui a été celui que je devais prendre, une fois la grand-place soumise à nos forces, nous avons collé avec du *masquinetéipe* (ou quel que soit son nom) les 15 exemplaires qui nous revenaient. Oui, je sais que ça ne fait pas le compte, que ça aurait dû être 20, mais pas de trace des 5 manquants.

Bon, quand nous nous sommes retirés de San Cristóbal, le matin du 2 janvier 1994, le brouillard humide qui a couvert notre repli a aussi décollé les proclamations des murs froids de l'orgueilleuse cité coloniale, et quelques-unes se sont retrouvées jonchant les rues.

Des années plus tard, quelqu'un m'a raconté que des mains anonymes en avaient recueilli quelques-unes et les gardaient jalousement.

Sont venus ensuite les Dialogues de la Cathédrale. J'avais alors un de ces ordinateurs portables et légers (il pesait 6 kilos sans la batterie), marque *La Migaja*, avec 128 de *ram*, je veux dire 128 kilooctets de *ram*, disque dur de 10 mégas, autrement dit qui pouvait tout stocker, et un processeur super rapide, tu l'allumais, tu allais te préparer un café, tu revenais, et tu pouvais le réchauffer 7 fois, ton café, avant de pouvoir commencer à écrire. Un petit bijou de machine. Dans la montagne, pour la faire fonctionner, nous utilisons un inverseur de courant connecté à une batterie de voiture. Ensuite, notre département de haute technologie zapatiste a conçu un appa-

reil qui faisait fonctionner l'ordinateur avec des piles « D », mais il pesait plus lourd que l'*ordi* et, je le soupçonne, a eu quelque chose à voir avec le fait que le pc a expiré avec une flambée, du plus bel effet pour sûr, et une fumerole qui a fait fuir les moustiques pendant trois jours de suite. Le téléphone satellite avec lequel le Sup communiquait avec « *le terrorisme international* » ? Un *talkie-walkie* d'une portée maximum de 400 mètres sur terrain plat (il doit se balader encore quelques photos du « guérillero cybernétique », ha !). Alors internet ? En février 1995, quand l'armée fédérale nous poursuivait (et pas précisément pour une interview), le pc portable est resté dans le premier ruisseau que nous avons passé à gué, et les communiqués de cette époque ont été faits sur une machine à écrire mécanique que nous avait prêtée un responsable communautaire d'un des villages qui nous ont protégés.

C'était là le puissant équipement de haute technologie que nous possédions alors, nous les « guérilleros cybernétiques du XXI^e siècle ».

Je suis vraiment désolé si, en plus de mon ego déjà bien abîmé, je détruis quelques illusions qui ensuite ont poussé dans le coin, mais ça s'est passé comme ça, tel que je vous le raconte à présent.

Bref, plus tard, nous avons su que...

Un jeune étudiant du Texas (USA), peut-être un « *nerd* » (comme vous le diriez), a fait une page web et y a mis seulement « *ezln* ». Ça a été la première page web de l'*ezln*. Et ce compa a commencé à y mettre tous les communiqués et lettres qui étaient rendus publics dans la presse écrite. Des gens d'autres parties du monde, qui avaient appris le soulèvement par des photos, des images vidéos enregistrées, ou par des articles de presse, cherchaient là ce qui était notre parole.

Ce compa, nous ne l'avons jamais connu. Ou peut-être que si.

Peut-être qu'un jour il est arrivé jusqu'aux terres zapatistes, comme un parmi les autres. S'il est venu, il n'a jamais dit « *c'est moi qui ai fait la page de l'ezln* ». Il n'a pas dit non plus « *grâce à moi, on a entendu parler de vous dans bien des parties du monde* ». Et encore moins « *je viens pour que vous me remerciez et que vous me rendiez des hommages* ».

Il aurait pu le faire, et les remerciements auraient été modestes, mais il ne l'a pas fait.

Et peut-être que vous ne le saviez pas, mais il y a bien des gens comme ça. Des gens sympas qui font les choses sans rien demander en échange, sans se les faire payer, « sans faire de bruit », comme nous disons, nous les hommes et femmes zapatistes.

Et bien sûr le monde a continué à tourner. Sont arrivés des compas qui y connaissaient quelque chose en informatique, et on a fait d'autres pages web et on est arrivés à ce qu'on a maintenant. C'est-à-dire à ce maudit serveur qui ne marche pas comme il devrait, même si nous lui chantons et dansons « *La Paimpolaise* » sur un rythme de *cumbia-corrido-ranchera-norteña-tropical-ska-rap-punk-rock-balade-populaire*.

Également sans faire de bruit, nous remercions ce compa : que les dieux les plus premiers et/ou ce qu'il y a de suprême dans ce en quoi il croit, doute, ou décroît, le bénissent.

Nous ne savons pas ce qu'a pu devenir ce compa. Il est peut-être l'un des *Anonymous*. Peut-être continue-t-il à surfer sur le net, cherchant une noble cause à soutenir. Peut-être est-il méprisé à cause de son apparence, peut-être est-il autre, peut-être est-il mal vu de ses voisins, de ses camarades de travail ou d'études.

Ou peut-être que c'est une personne normale, un de plus parmi les millions qui marchent par le monde sans que personne n'en tienne le compte, sans que personne ne les regarde.

Et peut-être qu'il arrivera à lire ce que je vous raconte, et qu'il lira ce qu'à présent nous lui écrivons :

« Compa, ici, à présent, il y a des écoles là où avant seule poussait l'ignorance ; il y a de quoi manger peu, mais dignement, là où aux tables la faim était l'invitée quotidienne ; et il y a du soulagement là où la seule médecine pour la douleur était la mort. Je ne sais pas si tu t'y attendais. Peut-être que tu le savais. Peut-être as-tu vu un peu d'avenir dans ces paroles que tu as relancées vers le cyberspace. Ou peut-être que non, peut-être que tu l'as fait seulement parce que tu sentais que c'était ton devoir. Et le devoir, nous, femmes et hommes zapatistes le savons bien, est l'unique esclavage qu'on embrasse de sa propre volonté.

*Nous, nous avons appris. Et je ne me réfère pas à apprendre l'importance de la communication, ou à savoir les manières des sciences et des techniques de l'informatique. Par exemple, en dehors de Durito, aucun d'entre nous n'a pu relever le défi de faire un communiqué par **twit**. Face aux 140 caractères, je ne suis qu'un inutile, qui tombe et retombe dans les virgules, (les parenthèses), les points de suspension... et j'y passe ma vie et je manque de caractères. Je crois improbable de pouvoir y arriver un jour. Durito, pour l'exemple, a proposé un communiqué qui s'ajuste aux limites du twit et qui dit :*

123456789 123456789 123456789 123456789 123456789

Et tout cela vient à point, ou à virgule, c'est selon, parce que vous vous êtes peut-être rendu compte que nous confions beaucoup de choses aux médias libres et/ou libertaires, comme on voudra, et aux personnes, groupes, collectifs organisations qui ont leurs propres façons de communiquer. Des personnes des groupes, des collectifs, des organisations qui ont leurs pages électroniques, leurs blogs, ou comme ça s'appelle, qui donnent un espace à notre parole, et maintenant aux musiques et aux images qui les accompagnent. Et des personnes ou des groupes qui n'ont peut-être même pas d'*ordi*, mais que ce soit en bavardant, ou par un tract, ou un journal mural, ou en traçant un graffiti ou sur un cahier ou un bus, ou dans une pièce de théâtre, une vidéo, un devoir scolaire, une chanson, une danse, un poème, une toile, un livre, une lettre, regardent les lettres que notre cœur collectif dessine.

S'ils ne nous appartiennent pas, s'ils ne sont pas organi-

123456789 123456789 123456789 123456789 123456789
123456789 123456789 123456789 123456789

Mais le problème est que le code pour déchiffrer le message occupe l'équivalent des 7 tomes de l'encyclopédie « Les Différences », que l'humanité entière est en train d'écrire depuis qu'elle a commencé sa pénible marche sur la terre, et dont la publication a été interdite par le Pouvoir.

Non. Ce que nous avons appris, c'est qu'il y a des gens, là-bas à l'extérieur, loin ou près, que nous ne connaissons pas, qui peut-être ne nous connaissent pas, et sont des compas. Et ils le sont, non pas parce qu'ils ont participé à une marche de soutien, qu'ils ont visité une communauté zapatiste, qu'ils portent un foulard rouge au cou, ou qu'ils ont signé un manifeste, une feuille d'adhésion, une carte de membre ou quelque chose de ce style.

Ils le sont parce que nous, les hommes et les femmes zapatistes, nous savons bien que de même que sont nombreux les mondes qui habitent ce monde, de même sont nombreux les formes, les modes, les temps et les lieux pour lutter contre la bête, sans demander ni attendre rien en échange.

Nous t'envoyons une embrassade, compa, où que tu te trouves. Je suis sûr que tu peux déjà répondre à la question qu'on se pose, femme ou homme, quand on commence à marcher : « est-ce que ça vaut la peine ? »

Peut-être vas-tu remarquer que dans une communauté ou dans une caserne, une pièce d'informatique zapatiste s'appelle « **lui** », comme ça, en minuscules. Et peut-être vas-tu remarquer ensuite que si une des personnes invitées tombe sur cette chambre, remarque l'écrêteau et demande qui est ce « **lui** », nous répondons « nous ne savons pas, mais lui, il sait ».

Bon. Santé, et oui, ça a valu la peine, je crois.

Depuis etc., etc.

Nous, femmes et hommes zapatistes de l'euzèdélène point com point org point net ou point comme ça doit se dire ».

—*—

quement nôtres, si nous ne leur donnons pas d'ordres, si nous ne leur commandons pas, s'ils sont autonomes, indépendants, libres (ce qui veut dire qu'ils et elles se commandent eux-elles-mêmes), ou comme ça doit se dire, pourquoi le font-ils, alors ?

Peut-être parce qu'ils pensent que l'information est un droit de tou-te-s, et que c'est à chacun qu'incombe la responsabilité de savoir quoi faire ou défaire avec cette information. Peut-être parce qu'ils sont solidaires et ont pris l'engagement de soutenir ainsi qui lutte aussi, mais avec d'autres modalités. Peut-être parce qu'ils ressentent le devoir de le faire.

Ou peut-être pour tout cela et plus encore.

Elles, eux, doivent le savoir. Et certainement ils l'ont écrit là, sur leur page, sur leur blog, sur leur déclaration de principes, sur leur tract, dans leur chanson, sur leur mur, sur leur cahier, dans leur cœur.

Autrement dit, je parle de ceux qui communiquent entre eux et avec d'autres ce qu'ils sentent dans notre cœur, c'est-à-dire ce qu'ils écoutent. De qui nous regarde et se regarde en train de nous penser et devient pont, et découvre alors que ces paroles qu'il écrit, chante, répète, transforme, ne sont pas des hommes et femmes zapatistes, qu'elles ne l'ont jamais été, qu'elles sont de vous, et de tous et de personne, et qu'elles sont un bout d'une partition dont personne ne sait où elle se trouve, et alors vous découvrez ou confirmez que quand vous nous regardez en train de nous regarder vous regarder, vous êtes en train de jouer et de parler de quelque chose de plus grand pour quoi il n'y a pas encore d'abécédaire, et qu'ainsi vous n'appartenez pas à un groupe, collectif, organisation, secte, religion, ou comment qu'on l'appelle, mais que vous êtes en train de comprendre que le passage à l'humanité s'appelle à présent « rébellion ».

Peut-être qu'avant le clic signifiant votre décision de mettre notre parole sur vos espaces, vous vous demanderez « est-ce que ça vaut la peine ? ». Peut-être que vous vous demanderez si vous ne contribuez pas à ce que le marcos se trouve sur une plage européenne, jouissant de l'aimable climat de ces calendriers dans ces géographies. Peut-être que vous vous demanderez si vous n'êtes pas en train de servir une invention de « la bête » pour tromper et simuler la rébellion. Peut-être vous répondrez-

vous à vous-mêmes que la réponse à cette question de « est-ce que ça vaut la peine ? », c'est à nous les femmes et hommes zapatistes d'y répondre, et que quand vous cliquez sur l'ordi, la bombe à peinture, le crayon, la guitare, le *céde*, la caméra, vous nous engagez à répondre « oui ». Et alors vous cliquez sur « upload » ou « enregistrer » ou « télécharger », ou sur l'accord initial ou sur le premier passage-couleur-verso, ou comme ça s'appelle.

Et peut-être que vous ne le savez pas, même si ça me semble évident, mais vous nous rendez un service. Et je ne le dis pas parce que notre page « dégringole » de temps en temps, comme si elle était dans le *slam* et que lorsqu'elle se lançait dans le vide il n'y avait aucune main fraternelle pour adoucir la chute, qui sur du ciment fait toujours mal quels que soient le calendrier et la géographie. Je le signale parce que de l'autre côté de notre parole il y en a beaucoup qui ne sont pas d'accord et le manifestent ; il y en a encore plus qui ne sont pas d'accord et ne prennent même pas la peine de le dire ; il y en a quelques-uns qui, eux, sont d'accord et le manifestent ; il y en a un peu plus qui sont d'accord et ne le disent pas ; et il y a une grande, une immense majorité, qui ne se rend compte de rien du tout. C'est à ces derniers que nous voulons parler, c'est-à-dire regarder, c'est-à-dire écouter.

—*—

Merci, compas, nous le savons. Mais nous sommes sûrs que, même si nous ne le savons pas, vous, vous le savez. Et c'est de ça précisément que nous, hommes et femmes zapatistes, nous croyons qu'il est question : changer le monde.

Depuis n'importe où, dans n'importe lequel des mondes.

P.S.- Oui, il y a peut-être, dans la lettre au compa du Texas, quelque piste pour le prochain mot de passe...

P.S. QUI PRÉCISE INUTILEMENT.- Nous n'avons pas non plus de compte *twitter* ni *facebook*, ni de courrier électronique, ni de numéro de téléphone, ni de boîte postale. Ceux qui apparaissent sur la page électronique sont ceux de la page, et ces compas nous soutiennent et nous envoient ce qu'ils reçoivent, de même qu'ils retransmettent ce que nous envoyons. Par ailleurs nous sommes contre le *copyright*, si bien que n'importe qui

Écoute et regarde les vidéos qui accompagnent ce texte.

- Du Japon, la chanson et chorégraphie « Ya Basta », de Pepe Hasegawa. On suppose qu'elle a été présentée à la préfecture de Nagano (Japon) en 2010. À vrai dire, je ne sais pas ce que racontent vraiment les paroles, j'espère seulement que ce ne sont pas des mentions sans menthe.

- De Suède, ska avec le groupe Ska'n'ska, de Stockholm. La chanson s'appelle « Ya Basta » et fait partie de leur disque « Gunshot Fanfare ».

- De Sicile (Italie), le groupe Skaramanzia avec la chanson « Para no olvidar », du disque « La lucha sigue ».

- De France, « Ya basta – EZLN » avec le groupe Ska Oi. Du disque « Lucha y fiesta ».

<http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2013/02/11/ellos-y-nosotros-vi-las-miradas-parte-4-mirar-y-comunicar/>

5. - Regarder la nuit où nous sommes (De la nouvelle lune au quartier croissant)

Il y a bien des lunes : nouvelle lune, toute nouvelle, comme se montrant à peine pour voir les ombres d'en bas, et alors...

Arrive *lui-nous sommes*. Sans avoir besoin de papiers de consultation ou de soutien, sa parole dessine les regards de ceux qui ici commandent, et à qui nous obéissons. Quand il a fini, nous regardons.

Le message des villages est clair, court, simple, frappant. Comme doivent être les ordres.

Nous, soldates et soldats, nous ne disons rien, nous regardons seulement et nous pensons : « *C'est très grand. Cela n'est plus seulement à nous, ni seulement aux villages zapatistes. Ce n'est même pas seulement de ce coin, de ces terres. C'est de beaucoup de coins, de tous les mondes* ».

— *Il faut en prendre soin*, disons-nous les **toutes-nous sommes**, et nous savons que nous parlons de cela, mais aussi de **lui-nous sommes**.

— *Ça va bien se passer... mais il faut nous préparer à ce que ça se passe mal, comme c'est notre manière de faire*, disons-nous les **tous-nous sommes**.

— *Alors, il faut la préparer, elle*, disons-nous les **toutes-nous sommes**, en prendre soin, la faire grandir.

— *Oui*, répondons-nous les **tous-nous sommes**.

— *Il faut parler avec nos morts. Eux nous indiqueront le moment et le lieu*, disons-nous, nous disons-nous les **toutes-nous sommes**.

En regardant nos morts, en bas, nous les écoutons. Nous

—*—

Il y a quelques lunes, il pleuvait...

— Déjà ? Nous pensions que ça allait prendre plus de temps.

— Ben oui, mais c'est comme ça.

— Bon, maintenant, fais bien attention à ce que nous allons te demander. Ils veulent que vous vous retourniez pour les regarder ?

— Ils le veulent, ils se sentent forts, ils sont forts. Ils disent que cela est à tous, à toutes, à personne. Ils sont prêts, prêtes, disent-ils.

— Mais tu te rends compte que vont nous regarder non seulement ceux qui sont comme nous, mais aussi les Commandeurs d'un côté et de l'autre, qui haïssent et poursuivent ce que nous sommes ?

— Oui, ça rentre dans nos comptes, nous le savons. Notre tour, ton tour.

— Bon, il ne manque plus que le lieu et la date.

— *Ici*, et la main signale le calendrier et la géographie.

— *Le regard que nous provoquerons avec cela ne sera plus celui de peine, de chagrin, de compassion, de charité, d'aumône. Il y*

—*—

Il y a quelques nuits, la lune dévoilée et délavée...

— *Ça y est. Ils sont là, ceux que nous regardons. Pour la partie qui suit, ça va être l'affaire d'autres regards. C'est à toi*, avon-nous dit à **lui-nous sommes**.

— *Je suis prêt, prêt, je le suis*, dit **lui-nous sommes**.

Les **tous-nous sommes**, nous avons acquiescé en silence,

—*—

Février 2013. Nuit. Lune en quartier montant. La main que nous sommes écrit :

« *Compañeroas, compañeros de la Sexta* :

*Nous voulons vous présenter l'un des nombreux **lui** que nous sommes, notre compañero le Sous-commandant Insurgé Moisés. C'est lui qui veille sur notre porte et dans sa parole nous parlons aussi tous et toutes tant que nous sommes. Nous vous demandons*

leur apportons la petite pierre. Au pied de leur maison nous l'apportons. Ils la regardent. Nous les regardons la regarder. Ils nous regardent et emmènent notre regard très loin, où n'arrivent ni les calendriers ni la géographie. Nous regardons ce que leur regard nous montre. Nous nous taisons.

Nous revenons, nous nous regardons, nous nous parlons.

— *Il faut prendre soin longtemps, préparer chaque pas, chaque œil, chaque oreille... Ça va prendre du temps*.

— Il faudra faire quelque chose pour qu'ils ne nous regardent pas, et ensuite pour que, si, ils nous regardent.

— Déjà maintenant, ils ne nous regardent pas, ou ils regardent ce qu'ils croient qu'ils regardent.

— Mais c'est vrai, il faut faire quelque chose... C'est à moi, c'est mon tour.

— Que **lui-nous sommes** s'occupe des villages. Les **tous-nous sommes**, nous nous chargeons de prendre soin, bien, calmement, en silence, comme nous savons le faire.

aura de la joie chez ceux qui sont comme nous, mais de la colère et de la haine chez les Commandeurs. Ils vont nous attaquer avec tous leurs moyens.

— Oui, je leur ai dit. Ils se sont regardés, mais ils ont dit comme ça : « Nous voulons regarder et nous regarder avec ceux que nous sommes, même si nous ne savons pas, s'ils ne savent pas, qu'ils sont ce que nous sommes. Qu'ils nous regardent, c'est ça que nous voulons. Pour les Commandeurs, nous sommes paré-e-s, prêts et prêtes, nous le sommes ».

— *Alors quand, où ?* Cartes et calendriers sont mis sur la table.

— *La nuit, quand pointera l'hiver.*

— Où ?

— Dans votre cœur.

— Tout est prêt ?

— Tout est prêt, ça marche.

— Bon.

Chacun à sa tâche. Nous nous sommes seulement serré la main. Il n'y a pas eu besoin de plus.

comme c'est notre manière.

— Quand ?

— Quand parlent nos morts.

— Où ?

— Dans votre cœur.

de l'écouter, c'est-à-dire de le regarder, et ainsi de nous regarder. (...)»

Depuis n'importe où, dans n'importe lequel des mondes.

P.S. QUI AVERTIT ET DONNE DES PISTES : Le texte qui vient ensuite et qui paraîtra sur la page électronique d'Enlace Zapatista ce 14 février, jour où nous les zapatistes nous honorons et saluons nos mort-e-s, est principalement pour nos compañeros, compañeras et compañeroas de la Sexta. Le texte complet ne pourra se lire qu'avec un mot de passe (pour lequel nous avons donné plusieurs pistes et qui peut se déduire), qui a été envoyé par courrier électronique partout où nous l'avons pu. Si vous ne l'avez pas reçu et que vous ne trouvez pas la solution (vous pouvez la trouver en lisant attentivement ce texte et le précédent, « *Regarder et communi-*

quer »), il vous suffit d'envoyer un courrier à la page web, et le mot de passe sera envoyé à l'expéditeur. Comme nous l'avons déjà expliqué à de précédentes occasions, les médias libres le sont aussi de publier ou non le texte complet en fonction de leurs propres considérations autonomes et libertaires. Même chose pour n'importe quelle compañera, compañero et compañeroa de la Sexta de n'importe quelle géographie. Notre aspiration n'est autre que de vous faire savoir que c'est à vous que nous nous adressons et, de façon tout à fait spéciale, à qui vous déciderez de placer de l'autre côté du pont de notre regard.

Vidéos

- « B Side Players » depuis San Diego (Califas), avec la chanson « Nuestras demandas ». « B Side Players » est formé par Karlos « Solrak » Páez, voix et guitare ; Damián DeRobbio, basse ; Luis « El General » Cuenca, percussions et voix ; Víctor Tapia, congas et percussions ; Reagan Branch, sax ; Emmanuel Alarcón, guitare, cuatro portoricain et voix ; Aldo Peretta, charango, tres cubain, jarana de Veracruz, ronroco, cuatro vénézuélien, kena, zampona ; Russ Gonzales, saxo ténor ; Mike Benge, trombone ; Michael Cannon, tambours ; Camilo Moreno, congas et percussions ; Jamal Siurano, saxo alto ; Kevin Nolan, trombone et trompette ; Andy Krier, clavier ; Omar López, basse.

- De Galice (État espagnol), la chanson « EZLN » du groupe « Dakidarría », formé par : Gabri, guitare et voix principale ; Simón, guitare et voix ; Toñete, trombone ; David, basse et voix ; Juaki, trompette et voix ; Anxo, saxo baryton ; Charli, clavier ; Jorge Guerra, batterie.

- Une version très spéciale de l'« Hymne Zapatiste », musique et voix de « Flor del Fango ». Le groupe musical « Flor del Fango » a été formé de : Marucha Castillo, chanteuse ; Napo Romero, chant, guitare, charango et quena ; Alejandro Marassi, basse, chant, chœurs et guitarrón ; Danie Jamer « el peligroso », guitares flamenca, folk et électrique, et cuatro ; Sven Pohlhammer, guitares électrique, électro-acoustique, synthé, cavaquinho et mandoline ; Philippe Teboul « Garbancito », chant, batterie, percussions, chœurs ; Patrick Lemarchand, batterie et percussions ; Martín Longan, coordination.

<http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2013/02/13/ellos-y-nosotros-vi-las-miradas-parte-5-mirar-la-noche-en-que-somos-de-la-luna-nueva-al-cuarto-creciente/>

6.- LUI NOUS SOMMES

Pour le Comité clandestin révolutionnaire indigène
Commandement général de l'armée zapatiste de libération nationale (CCRI-CGEZLN),
Sous-commandant Insurgé Moisés. Mexique, février 2013.
ARMÉE ZAPATISTE DE LIBÉRATION NATIONALE - MEXIQUE

14 février 2013.

Destinataires : les adhérent-e-s de la Sexta dans le monde entier.

Expéditeur : Sous-commandant Insurgé Moisés.

Le temps est arrivé et son moment aussi. Comme ces temps qu'apportent tous les êtres humains, qu'ils soient bonnes ou méchantes personnes, on naît, on arrive, et on meurt, on s'en va. Ce sont les temps. Mais il y a un autre temps, dans lequel on peut décider vers où marcher, quand il est temps de voir le temps, c'est-à-dire que tu peux comprendre la vie, comment doit être la vie ici en ce monde, que personne ne peut être le maître de ce qui est le monde.

Nous, nous sommes nés indigènes et nous sommes indigènes, nous arrivons et nous savons que nous allons à reculons, comme c'est la règle. Nous avons commencé à marcher dans la vie et on nous a laissé entendre que nous, les indigènes, nous n'avancions pas bien, nous avons vu ce qui est arrivé à nos arrière-arrière-grands-

parents, c'est-à-dire les années 1521 [conquête espagnole, *NdT*], les années 1810 [guerre d'indépendance, *NdT*] et les années 1910 [révolution, *NdT*], où nous avons toujours été utilisés, donnant notre vie pour que d'autres montent au pouvoir, pour qu'à nouveau on nous méprise, on nous vole, on nous réprime, on nous exploite.

Et nous avons trouvé un troisième temps. C'est le lieu où nous nous trouvons, ça fait déjà un bon petit moment que nous marchons, en courant et en apprenant, en travaillant, en tombant et en nous relevant. Et c'est grand parce qu'homme ou femme, on doit remplir sa cassette pour enregistrer, pour reproduire ensuite avec d'autres vies d'autres temps. Oui, nous, on nous a laissé le sac à dos plein de cassettes, même si certains ne sont plus là. Il reste ceux qui continuent, et ainsi continuent ce qui continue, et il manque ce qu'il manque, jusqu'à arriver au bout, et commencer l'autre travail de construction, où commence l'autre naissance d'un autre monde, où il

n'est plus permis qu'ils se remettent à nous faire chier et où il n'y aura plus d'oubli pour nous, les peuples originaires, car nous n'allons plus le permettre, nous avons appris. Nous voulons vivre bien dans l'égalité, aussi bien à la campagne qu'à la ville, où le peuple de la campagne et celui de la ville commandent et celui qui est au gouvernement obéit, et s'il n'obéit pas, il prend la porte, et entre un autre gouvernement.

Oui, nous sommes indigènes, nous travaillons la terre

Je suis en train d'écrire ceci au nom de toutes et tous les zapatistes, pendant que le sup bousille son ordi, je l'ai vu qui partait le réparer, et je lui ai demandé ce qui arrivait à son ordi. Et il m'a dit que c'est le souitche qui est foutu, ah bon, j'ai dit, et le voilà qui apporte une masse de cinq kilos et un ciseau. Comme ça, pas sûr qu'il se répare, j'ai dit. Et lui m'a dit de vous parler à vous pour que vous fassiez la connaissance de celui qui veille sur la porte, de la même façon que nous faisons votre connaissance à vous par ce que vous écrivez et dites partout, et ce que vous nous racontez et nous avez raconté en tant que *compañeras* et *compañeros* que nous sommes de la Sexta.

Je sais aussi picoter un peu l'ordi, on m'en a donné un pour apprendre il y déjà un certain temps. Maintenant c'est le moment où j'écris aussi, mais j'ai la trouille, qu'il ne m'arrive pas à mon tour ce qui arrive au sup, son ordi est bousillé, mais j'ai la solution immédiate : un coup de hache et c'est tout, retour au crayon et au cahier. Affaire réglée.

Et de toute façon je dois vous dire que ce truc de mettre le nez à la fenêtre, qui est l'affaire du *supmarcos*, n'est pas encore fini. C'est-à-dire qu'il manque ce qu'il manque, mais que tout ça dépend de si le sup va réussir à régler le problème de son ordi.

Oui, c'est au sup de regarder par la fenêtre et de faire qu'on nous regarde. Ceux qui disent qu'ils sont « les bons » qui luttent pour le peuple, et qui ont dirigé le peuple et rien n'a donné de résultat, alors ils disent qu'ils n'ont pas de chance, ils disent que c'est parce que le peuple ne les comprend pas, qu'eux savent parfaitement comment faire, mais que personne ne les suit. Pourquoi ? C'est ça qu'ils ne comprennent pas, et qu'ils ne vont pas comprendre, parce qu'ils pensent seulement à chercher à voir vers en haut, et à monter pour arriver plus en haut.

Bon, tout ça et beaucoup d'autres choses, c'est son travail, au sup, parce que c'est à lui de surveiller la fenêtre, comme l'encadrement [« *marco* », *NdT*] d'une fenêtre.

C'est à lui aussi de regarder et de savoir ce qui se passe avec celles-ceux qui ne suivent pas celui qui regarde seulement vers en haut, pourquoi ils sont comme ça, qu'est-ce qu'ils pensent, comment ils pensent, nous pensons qu'au mieux ils pensent comme nous les zapatistes, que maintenant ça doit être une loi que le peuple commande et le gouvernement obéit.

Et c'est encore à lui de recevoir les critiques, les insultes, les mentions désobligeantes de la mère, comme il dit, et

mère, nous savons manier les outils pour tirer les aliments que donne la terre mère. Nous sommes de plusieurs peuples avec différentes langues. Moi, j'ai le *tzeltal* pour langue maternelle, même si je comprends aussi le *tzotzil* et le *chol*, et j'ai appris « *la castille* », l'espagnol, dans l'organisation, avec mes *compañeras* et *compañeros*. Et à présent je suis ce que nous sommes, et ensemble, avec mes *compañeros*, j'ai appris ce que nous voulons pour ce qui est vivre dans un monde nouveau.

—*—

les blagues de ceux qui se trouvent à l'extérieur. Mais lui ne se soucie pas de ces insultes et mensonges, ça le fait rire, parce que nous l'avons préparé pour ça, qu'il soit d'acier inoxydable. Et ça ne lui fait pas mal, enfin si, parfois, il en a mal au ventre de rire de ce qu'ils lui racontent.

Et il me dit tout d'un coup qu'on va aussi se moquer de moi, ou de celui sur qui ça tombera d'avoir à se montrer. Et rien à faire, c'est comme ça, tout d'un coup c'est pour moi, ils font des caricatures, ou ils m'insultent ou ils se moquent de moi parce que je suis indigène, comme ils se moquent de lui pour ce qu'il est. Mais à nous, les seuls qui nous importent sont les gens qui veulent lutter pour en finir avec l'injustice, alors ceux-là, tant qu'ils ne nous balancent pas des balles ou des bombes, y a pas de problème. Et s'ils nous en balancent, eh bien c'est pareil, parce qu'il y a d'autres *compañeras* et *compañeros* prêts pour le boulot qui se présentera, et c'est toujours celui de lutter. C'est-à-dire que nous sommes bien préparés pour tout et que nous n'avons pas peur.

Ces années-ci, me dit le sup, à beaucoup de gens on leur bouche la vue par la fenêtre, mais très vite on voit aussi qui sont ceux et celles qui sont semblables à nous, et qu'il a voulu compter combien ils et elles sont, et il a perdu le compte, il adopte notre façon de le dire, comme les indigènes, ils et elles sont un paquet. C'est combien, je lui demande. Beaucoup, il me dit. Ah, j'ai dit. Ça nous confirme qu'il va y en avoir beaucoup comme nous, et qu'un jour nous dirons avec elles et eux « c'est cela que nous sommes », sans s'occuper de savoir si on est indigènes ou pas indigènes.

Et c'est comme ça que nous nous organisons, certains font certaines choses et d'autres font d'autres choses. Par exemple, pour l'instant, le *supmarcos* s'occupe de la fenêtre et moi de la porte, et d'autres s'occupent d'autre chose.

Et à présent nous nous souvenons d'un *compañero* inoubliable pour nous tou-te-s zapatistes, le *SubPedro*, qui dans les derniers jours de décembre 1993 nous a dit : « apprenez, compas, parce qu'un jour ce sera à vous. Nous allons lutter avec des ouvrier-e-s, des paysan-ne-s, des jeunes, des enfants, des femmes, des hommes, des anciens du Mexique et aussi du monde. » Ça a été vrai, et c'est toujours vrai, sans lui. La vérité de la vérité commence quand on lutte pour le peuple.

Bon, compas, maintenant, vous savez que je suis le chargé de la porte, de me tenir au courant de la nouvelle façon de travailler avec les *compañeras* et *compañeros* qui

viendront apprendre ce que mes compañer@s zapatistes ont mis des années à construire, et ce que nous sommes

maintenant.

—*—

Parce que nous croyons et avons confiance dans le peuple, il est temps maintenant de faire quelque chose face à ce que pendant tant d'années nous avons vu et vécu des dommages qu'ils nous ont causés et dont nous souffrons, il est temps d'unir notre pensée, d'apprendre, et ensuite de la travailler, de l'organiser. Nous pouvons déjà le faire bien grâce aux nombreuses expériences que nous avons accumulées et cela nous guide pour ne plus suivre les mêmes formes grâce auxquelles ils nous tenaient.

Tant que nous ne faisons pas ce qui est la pensée des villages, les villages ne nous suivent pas. Et pour ne pas retomber dans les mêmes erreurs, il n'y a qu'à regarder les nôtres dans le passé. Construire quelque chose de nouveau qui en vérité soit la parole, la pensée, la décision, l'analyse et la proposition du village, qui soit étudié par le village et soit finalement la décision du village.

C'est ainsi que pendant 10 ans, nous avons travaillé dans la clandestinité, on ne nous connaissait pas. « Un jour, ils nous connaîtront », nous disions-nous, et c'est en y pensant que nous avons accompli les tâches pendant ces années. Et puis nous avons décidé un jour qu'il était temps qu'ils nous connaissent. Aujourd'hui, ça fait 19 ans que vous nous connaissez, à vous de dire si c'est mauvais ou bon ce que nous sommes en train de faire. Mes compañer@s nous disent qu'ils vivent mieux avec leurs gouvernements autonomes. Elles et ils se rendent compte de ce qu'est la véritable démocratie qu'ils pratiquent avec leurs villages, qu'on ne fait pas la démocratie seulement une fois tous les 3 ou 6 ans. La démocratie a lieu dans chaque village, dans des assemblées municipales autonomes et dans les assemblées des zones qui élisent les Conseils de bon gouvernement (JBG), et on fait de la démocratie dans l'assemblée où se joignent toutes les zones qui contrôlent les JBG, c'est-à-dire que la démocratie se pratique tous les jours ouvrables dans toutes les instances de gouvernement autonome et aux côtés des villages, des femmes et des hommes. Ils traitent par la démocratie tous les sujets de la vie, ils sentent que la démocratie est à elles et à eux, parce qu'eux et elles discutent, étudient, proposent, analysent et décident, en fin de compte, de tous les sujets.

Elles et eux nous disent, nous demandent : il sera comment, ce pays, ce monde, si nous nous organisons avec les autres frères et sœurs indigènes, et aussi avec les frères et sœurs pas indigènes ? Le résultat est un grand sourire, comme pour nous dire leur joie, parce que les résultats du travail qu'ils sont en train de faire, elles et ils les ont entre leurs mains.

Oui, c'est comme ça, le peuple veut seulement que nous nous organisions, les pauvres de la campagne et de la ville, sans que personne d'autre que nous-mêmes et ceux que nous nommons ne nous dirige. Pas ceux et celles qui ne cherchent qu'à arriver au pouvoir, et qui, une fois au pouvoir, nous relèguent dans l'oubli ; et ensuite en arrive un autre apparenté avec qui là, oui, ça va

changer pour de bon, et les mêmes escroqueries continuent. Ils ne vont pas tenir parole, nous le savons bien, ils le savent bien, autrement dit ça ne vaut pas la peine de leur écrire ceci, mais en vérité c'est comme ça que ça marche dans ce pays. C'est désespérant, usant, horrible.

Nous, les pauvres, nous savons comment est la meilleure forme de vie, celle que nous voulons, mais ils ne nous laissent pas faire, parce qu'ils savent que nous allons leur faire disparaître l'exploitation et les exploités, et que nous allons construire la vie nouvelle sans exploitation. Ça ne va pas nous coûter grand savoir, parce que nous savons comment doit être le changement, parce que tout ce que nous avons souffert réclame changement. Les injustices, les douleurs, les tristesses, les mauvais traitements, les inégalités, les mauvaises manipulations, les mauvaises lois, les persécutions, les tortures, les prisons, et bien d'autres mauvaises maisons que nous subissons, nous savons bien que nous n'allons pas reproduire ces choses, que nous n'allons pas nous faire le même mal. Comme nous disons par ici, nous les hommes et femmes zapatistes, si nous nous trompons, eh bien soyons assez bon-ne-s pour corriger, pas comme maintenant où les un-es foutent la merde et c'est les autres qui paient, c'est-à-dire que ceux qui foutent la merde maintenant, ce sont les député-e-s, les sénateurs et sénatrices et les mauvais gouvernements du monde, et ceux qui paient ce sont les peuples du monde.

Il n'y a pas besoin d'avoir fait beaucoup d'études, ni de savoir parler en bonne « castille », ni de savoir beaucoup lire. Nous ne sommes pas en train de dire que ça ne sert à rien, mais que ce qui suffit pour le travail, oui, ça sert, parce que ça nous aide à travailler en ordre, c'est-à-dire que c'est un instrument de travail pour communiquer entre nous. Ce que nous sommes en train de dire, c'est que le changement, nous savons le faire, il n'y a pas besoin que quelqu'un sorte faire sa campagne pour nous dire que lui ou elle va être le changement, comme si nous, les exploités-e-s, nous ne savions pas à quoi ressemble le changement que nous voulons. Vous me comprenez, frères et sœurs indigènes et peuple du Mexique, sœurs et frères indigènes du monde, frères et sœurs non indigènes du monde ?

Alors, sœurs et frères indigènes et non indigènes pauvres, entrez dans la lutte, organisez-vous, dirigez-vous entre vous, ne vous laissez pas diriger ou regardez bien ceux que vous voulez qui vous dirigent, qu'ils fassent ce que vous, vous avez décidé, et vous verrez que les choses prennent petit à petit un chemin semblable à celui que nous avons pris, nous les hommes et les femmes zapatistes.

Ne cessez pas de lutter, de même que les exploités ne cesseront pas de nous exploiter, mais arrivons jusqu'au bout, c'est-à-dire la fin de l'exploitation. Personne ne va le faire pour nous, sinon nous-mêmes. Nous, femmes et hommes, prenons les rênes, prenons le volant, et conduisons notre destin là où nous voulons aller, allons là où le

peuple l'a décidé. Ainsi, pas de doute, le peuple c'est la démocratie, le peuple se corrige et continue. Pas comme maintenant où ce sont 500 député-e-s et 228 sénateurs et sénatrices qui font des conneries, et ceux qui subissent la peste et les toxiques sont des millions, ce sont les pauvres qui les subissent, le peuple du Mexique.

Frères et sœurs ouvrier-e-s, nous vous avons présent-e-s à l'esprit de même que tou-te-s les autres travailleurs et travailleuses, nous avons la même odeur de sueur que ceux qui travaillent pour les exploiters et exploiteuses. À présent que mes compañeras et compañeros zapatistes sont en train d'ouvrir la porte, si vous nous avez entendus, entrez à la Sexta et connaissez le gouvernement autonome de nos compañer@s de l'EZLN. Et la même chose si nous comprennent aussi nos sœurs et frères indigènes du monde, de même que les frères et sœurs non indigènes du reste du monde.

Nous sommes les principaux producteurs et productrices de la richesse de celles et ceux qui sont déjà riches, *basta ya*, ça suffit, nous savons qu'il y a d'autres exploité-e-s, nous voulons nous organiser aussi avec elles et eux, luttons pour ce peuple du Mexique et du monde, qui est à nous et pas aux néolibéraux.

Frères et sœurs indigènes du monde, sœurs et frères non indigènes du monde, peuples exploités ; peuples d'Amérique, peuples d'Europe, peuples d'Afrique, peuples d'Océanie, peuples d'Asie,

Les néolibéraux sont ceux qui veulent être les patrons du monde, c'est ça que nous disons, c'est-à-dire qu'ils veulent faire leur propriété de tous les pays capitalistes. Leurs contremaîtres sont les gouvernements capitalistes sous-développés. C'est ainsi qu'ils vont nous tenir si nous, tous les travailleurs et toutes les travailleuses, nous ne nous organisons pas.

Nous savons qu'en ce monde il y a de l'exploitation. La distance où nous nous trouvons de chaque côté du monde ne doit pas nous séparer ; nous devons nous rapprocher, en unissant nos façons de penser, nos idées, et lutter pour nous-mêmes.

Là où vous vous trouvez, il y a de l'exploitation, vous souffrez la même chose que nous.

Vous subissez la répression tout comme nous.

Ils sont en train de vous voler, tout comme nous ils nous volent depuis plus de 500 ans.

Ils vous méprisent, tout comme ils continuent à nous mépriser.

C'est ainsi que nous sommes, c'est ainsi qu'ils nous tiennent et c'est ainsi que nous allons continuer si nous ne nous prenons pas par la main les un-e-s et les autres.

Nous avons plus qu'assez de raisons pour nous unir et faire naître notre rébellion, et nous défendre de cette bête qui ne veut pas nous lâcher et qui ne va jamais le faire si nous ne l'y obligeons pas nous-mêmes.

Ici, nos communautés zapatistes, avec leurs gouvernements autonomes en rébellion, et avec leur union des compañeras et compañeros, elles affrontent nuit et jour le capitalisme néolibéral, et nous sommes prêt-e-s à tout,

à ce qui viendra et comme ça viendra.

Voilà, c'est comme ça qu'ils sont organisé-e-s, les compañeros et compañeras zapatistes. Il n'y a besoin que de décision, d'organisation, de travail, de mise en pratique, et ainsi de corriger et améliorer sans repos, ou si on se repose c'est pour se refaire des forces et continuer, le peuple commande et le gouvernement obéit.

Oui, c'est possible, sœurs et frères pauvres du monde, vous avez ici l'exemple de vos frères et sœurs indigènes zapatistes du Chiapas (Mexique).

Il est temps que nous fassions vraiment le monde que nous voulons, le monde que nous pensons, le monde que nous désirons. Nous savons comment faire. C'est difficile, parce qu'il y a ceux qui ne veulent pas, et ce sont précisément ceux qui nous exploitent. Mais si nous ne le faisons pas, notre avenir sera plus dur et il n'y aura jamais de liberté, jamais.

C'est comme ça que nous, nous l'entendons, c'est pour ça que nous sommes en train de vous chercher, nous voulons que nous nous rencontrions, que nous nous connaissions, que nous apprenions de nous-mêmes.

Pourvu que vous puissiez arriver ! Sinon, nous chercherons d'autres façons de nous voir et de nous connaître.

Ici, nous vous attendrons depuis cette porte qu'il me revient de surveiller, pour pouvoir entrer à l'humble école de mes compañeras et compañeros qui veulent partager le peu que nous avons appris, pour voir si ça va vous servir là-bas, sur vos lieux de travail et de vie ; nous sommes sûrs que ceux qui sont déjà entrés à la Sexta, ils viendront, ou pas, mais d'une manière ou d'une autre ils entreront à la petite école où nous expliquons comment est la liberté pour les zapatistes, et qu'on puisse voir ainsi notre avancée et nos erreurs, que nous ne cachons pas, mais directement avec les meilleurs maîtres qui soient, c'est-à-dire les villages zapatistes.

Elle est humble, la petite école, comme nous l'avons commencée, mais à présent, pour les compañeras et compañeros zapatistes, elle représente la liberté pour faire ce qu'ils-elles veulent et comment ils pensent une vie meilleure.

Ils et elles sont sans cesse en train de l'améliorer, parce qu'ils en voient la nécessité et qu'en outre leur pratique est celle qui montre comment améliorer, autrement dit la pratique est la meilleure façon de travailler pour améliorer. La théorie nous donne l'idée, mais celle qui donne la manière, le comment gouverner de façon autonome, c'est la pratique.

C'est comme ce qu'on entend par ici et qui dit : « Quand le pauvre croira dans le pauvre, nous pourrons chanter liberté ». Juste que ça, non seulement nous l'avons entendu, mais nous sommes en train de le mettre en pratique. C'est ça le fruit que veulent partager nos compañeras et compañeros. Et c'est la vérité, parce que malgré toutes les mauvetés qu'ont faites contre nous les mauvais gouvernements, ils n'ont pas pu et jamais ils ne pourront le détruire, parce que ce qui est construit est au peuple, pour le peuple et par le peuple. Les villages le défendront.

Je pourrais vous raconter bien des choses, mais ce n'est pas la même chose que vous les entendiez, que vous les voyiez ou que vous les regardiez, et que, si vous avez une question de vive voix, vous répondez mes *compañeros* et *compañeras* bases de soutien. Ils auront peut-être du mal à vous répondre à cause de la langue, mais la meilleure réponse c'est leur pratique, aux *compañer@s*, et elle est à la vue de tout le monde parce qu'ils sont en train de la vivre.

C'est tout petit, ce que nous sommes en train de faire, mais c'est grand pour les pauvres du Mexique et du monde. De même que nous sommes quelque chose de très grand, car nous sommes très nombreuses et nombreux nous, les pauvres du Mexique et du monde, et nous avons besoin de construire nous-mêmes le monde où nous vivrons. On voit comme c'est tout le contraire quand ce sont les peuples qui se mettent d'accord que quand c'est un groupe qui dirige et non les villages qui se mettent d'accord. On a compris vraiment ce que c'est que représenter, on sait bien comment le mettre en pratique, c'est-à-dire les 7 principes du *mandar obedeciendo*, commander en obéissant.

On voit déjà l'horizon de comment est ce qui d'après nous est un nouveau monde ; comme vous pourrez bien le voir, l'apprendre et le faire naître, ce monde différent que vous vous imaginez, là-bas où vous vivez, et nous faire partager les savoirs et créer nos mondes différents de ce que nous connaissons à présent.

Nous voulons nous voir, nous entendre même si c'est bien grand pour nous toutes et tous, cela nous aiderait à nous connaître avec les autres mondes, et le meilleur monde que nous voulons.

Il y a besoin d'organisation, il y a besoin de décision, il y a
Depuis les montagnes du Sud-Est mexicain.

P.S. : Et j'en profite pour vous dire que le mot de passe, pour les prochaines parties de la fenêtre qui reviennent au *supmarcos*, est « *nosotr@s* ». Bon, parce qu'à la petite école de la lutte on ne peut pas copier sur le *compa*, chacun mène sa propre lutte, en nous respectant entre nous comme les *compas* que nous sommes.

Écoute et regarde les vidéos qui accompagnent ce texte :

- Vidéo tourné au CIDECI, à San Cristóbal de Las Casas (Chiapas, Mexique) en 2009, quand celui qui est à présent le Sous-commandant Insurgé Moisés avait le grade de Lieutenant-colonel Insurgé. C'est seulement un extrait des différentes causeries qu'il a données, mais je le mets pour le rappeler à ceux qui le connaissaient déjà, et que les autres fassent sa connaissance. Vidéo de l'Agence Prensa India, de la série « *Generando contrapoderes* ».

- Un conte appelé « *Ceux d'après, nous avons compris* », dédié aux *compañeros* et *compañeras* tombés au cours de notre long cheminement. La voix est celle d'une de nos chères « *Grand-Mères de la Place de Mai* », la *compa* Alba Lanzilloto.

- Panteón Rococó avec la chanson « *La Carencia* », dans un concert en Allemagne, 2008. Dédié à toutes celles et tous ceux qui, dans le monde entier, sont bouffés par le turbin et malgré tout chantent, dansent, rêvent. Super, les *Panteones* !

a besoin d'accord, il y a besoin de lutter, il y a besoin de résistance, il y a besoin de se défendre, il y a besoin de travailler, il y a besoin de pratique. Et s'il manque encore quelque chose, ajoutez-le ici, *compañeras* et *compañeros*.

Bon, pour le moment, ici, nous sommes en train de nous mettre d'accord sur comment va être la petite école pour vous, de voir s'il y aura de la place. Bref, nous sommes en train de nous préparer. Et que tout *compañero* ou *compañera* invité-e et qui le voudra puisse la voir et la sentir même s'il ne peut pas venir jusqu'ici, nous sommes en train de penser à la manière d'y parvenir.

Nous vous attendons, *compañeras* et *compañeros* de la Sexta.

Nous sommes en train de nous préparer pour vous recevoir, prendre soin et nous occuper de vous comme vos *compañeras* et *compañeros* que nous sommes, comme nos *compañeros* et *compañeras* que vous êtes. Et aussi pour que notre parole arrive à votre oreille si vous ne pouvez pas venir jusqu'à chez nous, et que nous, avec votre aide allions chez vous.

Et bien sûr nous vous disons que ça va peut-être prendre du temps, mais que comme dit notre peuple frère Mapuche, une fois, dix fois, cent fois, mille fois nous vaincrons, toujours nous vaincrons.

Et pour terminer — et que continue à vous parler le *compañero* Sous-commandant Insurgé Marcos sur ce qui est son tour, parce que nous allons nous relayer lui et moi pour tout vous expliquer, eh bien maintenant c'est à lui — bien que cela fasse des années que je fais ce travail, c'est la première fois que j'ai à signer publiquement comme ici, et c'est...

Tous les textes sont traduits par El Viejo